

Vérités

« Dehors tout le monde, et que ça bouge ». Des uniformes Feldgrau, gris verdâtre apparaissent tout à coup. Les sauvages qui les portent pénètrent dans la maison et l'un brandit son arme vers la mère, qui lâche la pomme de terre qu'elle épluchait. Pétrifié, le garçon l'entend supplier d'une voix tremblante « S'il...S'il vous plaît. Ne touchez pas aux enfants » pendant qu'un autre soldat pointe son fusil dans sa direction. Les brutes aboient quelques mots dans leur langue. Ils agrippent les Français de leurs mains sèches et les tirent vers l'extérieur avec violence. Paniqué, l'adolescent laisse échapper un cri. «Tu fermes ta gueule, petit bâtard, ou ta mère va pleurer ce soir. Cette dernière tente de réprimer ses sanglots tandis qu'un soldat pousse le père vers eux. La petite sœur apparaît à son tour, gémissant et pleurant en silence. Les barbares. Ils ont osé porter la main sur elle. Du haut de ses quinze ans, son frère se sent responsable. Il fait un mouvement vers la fillette et lui murmure « Ça va aller ». Mais le Boche l'aperçoit. « Eh, toi ! N'y pense même pas ! Maintenant, vous m'écoutez bien. Vous restez ici jusqu'à ce qu'on ait fini. Au premier geste, nous n'hésiterons pas à tirer. Mon collègue s'occupera de vous. ». Et les crapules se servent. Chaises, armoire, buffet, draps, casseroles, couverts : ils prennent même les bouchons de liège, ces porcs. Et la famille, dehors, assiste à ce pillage, impuissante. Le garçon voit son père pleurer, ce soir, pour la première fois.

« Tout. Ils ont tout pris. »

Un homme dans la cinquantaine était assis à son bureau, perdu dans ses pensées, un pli d'amertume au coin des lèvres. Il chassa les images de son esprit, chassa ce souvenir qui, parmi d'autres, ressurgissait depuis quelque temps. Il lui paraissait aussi récent que durant sa jeunesse dans la région annexée, aussi récent qu'après sa fuite vers le Sud. Quarante ans avaient passé depuis cette réquisition – cet *abus* - mais lui n'oubliait rien. Cependant, même si ces souvenirs semblaient intacts, un nouveau goût s'y mêlait à présent : celui de la satisfaction.

En effet, les choses avaient changé depuis qu'il avait été nommé commandant de ce camp en Bretagne. Il y avait été assigné dès que la guerre avait éclaté. Aucune surprise, il était déjà considéré pour sa loyauté envers sa patrie. Oui, la France était son pays, et l'Alsace y appartenait, elle en était le bras droit et aucune armée n'allait prétendre le contraire ! Cela faisait plusieurs décennies que sa région était sous le joug allemand. Mais les cœurs n'avaient pas renoncé, les esprits étaient restés fidèles. La plupart, du moins; et quant à ceux qui étaient tombés dans le piège, ils allaient subir le même traitement que les ennemis.

Le vent avait tourné. Une nouvelle page de l'Histoire s'écrivait à présent, et elle rendrait enfin justice aux siens. À lui, aussi. Dieu leur avait enfin rendu grâce. Ils allaient tous être dédommagés des malheurs qu'ils avaient vécus... ça, il en était convaincu. Et son devoir était de protéger sa patrie. Qui dit protéger, dit rendre justice. Et pour rendre justice, il fallait faire payer ces sauvages pour qu'ils en tirent une leçon. Ne pas les laisser s'échapper comme ça. Et on lui avait donné la chance de les remettre à leur place. Ce poste était une compensation : il ne devait pas gâcher l'opportunité.

Car ils étaient tous pareils. Soldats, civils, on ne peut pas faire la distinction. Personne ne peut renier son identité : quand il y a de la crasse dans le sang, ça fait partie de soi. Quand le commandant regardait les détenus, il voyait les mêmes visages froids et hostiles des soldats qui avaient envahi son pays. Il retrouvait leur brutalité dans chacun de leurs mouvements. Mais, le pire, c'était leur langue : les entendre bachepailler rouvrait ses vieilles plaies. Ces sons qu'ils vomissaient de leurs bouches étaient aussi infâmes qu'eux. Oui, ils étaient tous des cafards. Il fallait donc les écraser comme tels.

Il voyait les détenus tourner en rond tous les jours. On avait bien fait de les enfermer ici. Des hommes comme ceux-là, on ne sait jamais ce dont ils sont capables. On n'allait pas les laisser saboter l'effort de la nation entière. Les braves Poilus qui versaient leur sang dans les tranchées, les femmes qui travaillaient péniblement pour nourrir tout le monde, et lui-même, bien sûr, avec toutes les forces de l'ordre, n'allaient pas se battre pour rien. D'ailleurs, les étrangers auraient dû rester dans leur pays s'ils ne voulaient pas d'embrouilles.

Mais maintenant qu'ils étaient là, il fallait s'occuper d'eux. Œil pour œil, dent pour dent. C'était sa devise depuis le début de la guerre. Il traitait les détenus comme eux l'avaient été : une lettre caviardée pour chaque article censuré par les Boches, un ordre de se taire pour chaque interdiction de parler français, du travail forcé pour chaque personne humiliée. Les réquisitions ? Pillages ! Les cours obligatoires en allemand ? Tentatives de les faire renier leur culture ! Le contrôle incessant qu'avaient subi les Alsaciens et les Lorrains, pendant toute cette période, était reproduit ici avec le même acharnement. Ils avaient souffert ? Eh bien, c'était au tour des autres. Et chaque effort amenait la France plus près d'une compensation, plus près de la justice qu'elle méritait.

Le commandant observait les détenus par la fenêtre du bureau, ces sales types qui traînaient dans la poussière de la cour. Il chercha un jeune Allemand du regard, un de ceux qui étaient privés de nourriture. Pas d'étonnement, il ne le trouva pas. En fait, cela faisait quelques semaines que le Boche ne sortait plus. Qu'il reste au lit jusqu'à en crever, ça ferait une bête de moins dans ses pattes !

Le commandant se redressa quand on toqua à la porte.

Le jeune Breton entra dans le bureau. "Tiens ! M. Tanguy, cher interprète" s'exclama le commandant sans enthousiasme. Interprète, c'est ce qu'il était ici : le Français qui parlait la langue des Boches pour les uns, l'ennemi qui les comprenait pour les autres. Pour les comprendre, oui, le Breton les comprenait. Jusqu'à cette année, il pensait que comprendre signifiait reconnaître les mots, les phrases. Mais les derniers mois lui avaient appris que ce n'était pas tout. C'était aussi accéder à leurs pensées, interpréter leurs actions et réactions. Entrevoir leur âme.

Tout cela, il ne l'avait pas prévu. Il avait toujours voulu être professeur. Initier ses élèves au monde des mots, des symboles, de l'expression et les inciter à l'explorer. Mais les quelques années où il avait enseigné l'avaient fait redescendre sur terre. La réalité était bien éloignée de ce qu'il imaginait. Répéter des mots, faire conjuguer des verbes à des élèves têtus et paresseux ne l'avait pas enchanté. Alors, quand, en cet été 1914, une nouvelle opportunité s'était présentée, il avait tenté sa chance : il allait pouvoir participer à l'effort de guerre, lui aussi, en faisant ce qu'il aimait : manier les mots. Maintenant que le pays était attaqué, il devait penser différemment : comprendre la langue des voisins n'était plus un moyen de s'ouvrir au monde mais une arme précieuse, la clé pour gagner le combat. Et il était prêt à utiliser ses compétences pour le bien commun.

Alors, quand il s'engagea en tant qu'interprète militaire, il était certain qu'il ferait ses preuves, comme chaque compatriote. Et les premières semaines au camp, il y était arrivé. Sans lui, on n'aurait pas pu présenter la situation aux détenus, leur expliquer les règles, les mettre en ordre. Il était essentiel au bon déroulement du protocole, et ainsi, il sentit qu'il aidait sa patrie. Mais au bout de quelque temps, une incertitude était apparue dans son esprit. Et chaque jour elle prenait plus de place, semant le doute et remettant son rôle en question. Car en étant le messenger, le pont entre deux cultures, il avait pu voir les deux côtés de l'histoire. L'humiliation versus le sentiment d'injustice. La soif de vengeance contre le devoir. Plus il écoutait les uns, moins il les percevait comme des ennemis. Plus il voyait le comportement des autres, plus il avait la nausée.

Les étrangers avaient été enfermés sans avoir commis de faute, ils essayaient des remarques désobligeantes quotidiennement, étaient mal nourris. Ce traitement immérité, ils ne le comprenaient pas, l'interprète l'avait bien vu, ça. Il avait reconnu des hommes, qui voulaient simplement rentrer chez eux, vivre en paix, oublier toute cette histoire.

Et le Breton ne savait plus quoi penser de cette guerre. Il n'y voyait plus qu'une mascarade. Des gamins qui jouaient au chat et à la souris. Il était écoeuré. Écoeuré par ce maudit système qui met les hommes à la merci d'un caprice de dirigeant. Écoeuré par les expressions « pertes », « civil » et « militaires », qui ignorent qu'il s'agit tout simplement d'êtres humains. Écoeuré par le mot « ennemi » qui justifie des bains de sang, des crimes. Écoeuré par la haine - comment peut-on détester un inconnu au point de vouloir sa mort ?

Car, il l'avait compris à présent, la guerre ne résout pas de problèmes, elle détruit seulement. Ceux qui affirmaient vouloir "mourir pour la patrie" ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient de simples pions. Des robots qui suivaient de grands mots sans réfléchir.

Le jeune homme était dégoûté par toute cette situation, par les actions du commandant. À chaque fois que ce dernier punissait un détenu sans motif valable, à chaque fois qu'il condamnait un étranger pour un crime qu'il n'avait pas commis, il sentait son cœur se serrer. Mais que pouvait-il faire ? Comment un homme, un seul homme pouvait-il espérer arrêter toute cette folie ? C'était juste impossible.

Mais, peut-être qu'il pourrait essayer d'être plus juste, de traiter les détenus comme des êtres humains ou en tout cas essayer. Et, quand un jeune Allemand - il n'avait même pas vingt ans ! - fut à nouveau privé de nourriture sous un prétexte absurde, il décida d'agir.

Il se tenait en ce moment-même dans le bureau du commandant, où il venait lui demander calmement d'accorder un repas au jeune homme innocent. Mauvaise idée. Le commandant fronça les sourcils, visiblement énervé : « Mêlé-toi de tes oignons, tête de lard. »

Après être sorti et avoir refermé la porte derrière lui, le Breton soupira, impuissant. Il avait essayé, au moins. Il fit quelques pas vers son bureau, puis se ravisa. Il se tourna vers l'escalier qui menait à la cantine.

“Attrape !” Il reçoit le ballon dans l'estomac. Propulsé vers l'arrière, il perd l'équilibre, et atterrit par terre. Il rouvre les yeux pour voir sa sœur le fixer comme s'il était le Diable en personne. Il baisse le regard. Plus de traces du jouet inoffensif que sa sœur lui a lancé. Le ballon s'est transformé en machine infernale. Et lourde, trop lourde. Il ne peut pas s'empêcher de lâcher l'arme fatale. Et quand elle touche le sol, tout s'effondre autour de lui. Il se sent balancé dans tous les sens, perd tout repère et sens de la gravité. Soudain, il entend des rires résonner dans ses oreilles. Les rires de qui ? Il l'ignore. Ils viennent de partout et de nulle part. Il se cogne brutalement sur le sol. La fumée l'étouffe, sa peau le brûle, sa tête tourne. Au bout de quelques instants, sa vision s'éclaircit et il reconnaît sa maison à moitié détruite. Tout est en feu, tout lui paraît irréel, comme dans ces romans où le monde entier est détruit. Et tout à coup, deux femmes défigurées apparaissent. Il a d'abord une expression de dégoût, puis il reconnaît sa sœur et sa mère derrière ces visages écorchés. Sa maman le regarde avec mépris et hurle : “Traître ! Tu nous as tuées. Tout cela est de ta faute. ». Il n'en peut plus. La douleur, l'horreur de la scène, tout ça est trop pour lui. Il abandonne.

Il se réveilla en sursaut, toussant et crachant la fumée de ses cauchemars. Les oreilles bourdonnantes, le jeune Allemand essaya de reprendre contact avec la réalité. Il aurait aimé que maintenant vienne le réconfort d'une vie simple. Il attendait depuis longtemps son « Ouf, ce n'était qu'un rêve ! ». Mais ce n'était pas pour aujourd'hui. Encore une fois. Il se sentait mal à l'aise, et cette fois il avait presque envie de vomir - mais vomir quoi ? Il n'avait rien mangé depuis deux jours. Tout lui revenait d'un coup, tel une bombe lui explosant à la figure. « Bombe » ... ce mot voulait tout dire à présent. Il résumait pour lui ces dernières semaines : une bombe avait détruit sa ville, son cœur, et sa vie.

Le cauchemar revenait chaque nuit, et la douleur l'accompagnait. Pourquoi devait-il revivre cette scène, encore et encore ? D'ailleurs, ce n'était même pas son propre souvenir : son cerveau avait tout mis en place. Pourquoi ne rêvait-il pas de son départ précipité du village, son arrivée au “pays de la liberté” – quelle ironie ! –, son enfermement dans le camp ? Pourquoi ne voyait-il pas les regards des Français dans ses cauchemars ? Son cerveau était resté bloqué et il ne voyait pas comment s'en sortir.

Ces quelques semaines l'avaient changé. En apparence d'abord. En voyant la ride qui s'était creusée sur son front, il eut l'impression qu'il avait pris cinq ans en quelques semaines. « Tu as le teint blême », lui avait dit son père, en le regardant avec des yeux écarquillés. Traduction : « Tu ressembles à un fantôme ». Il le sentait, aussi : il n'avait plus la force de se lever, de manger, de réfléchir. Il avait toujours pensé qu'il était invincible, invulnérable. Mais, à présent, son énergie l'avait quitté. Il n'essayait même pas. Être enfermé ici, c'était comme avoir des chaînes à son esprit. Plus rien n'avancait. Rien.

Ce qui le torturait, c'était surtout sa conscience. Car c'était *sa faute*. Sa faute, sa faute, sa faute... Allongé sur le lit - pas « son lit », il refusait de dire « son » -, il essayait d'oublier qu'il était coupable. De faire taire son cerveau plein de pensées noires. Mais c'était impossible. En décidant de partir avec son père au pays des supposés « droits de l'homme » pour plus de sécurité après l'éclatement de la guerre, il avait abandonné lâchement sa famille qui refusait de quitter le village. Son père et lui avaient cédé aux cris hystériques de sa mère : « Je suis née ici, j'y demeure. Ce n'est pas une petite guerre qui va nous chasser de chez nous ! ». Grave, grave erreur. Ça avait été une folie. Et il ne se le pardonnerait jamais. Car il aurait pu être là-bas quand les armes avaient détruit la vie de ceux qu'il aimait. Il aurait pu les aider, les protéger,

les sauver. Ou du moins, leur dire qu'il les aimait une dernière fois. Mais il était trop loin au moment de la catastrophe. Son père et lui étaient déjà ici, engagés comme des animaux sauvages, traités comme des bêtes, nourris comme des esclaves. Il avait appris par une simple lettre que sa propre mère, la personne qui l'avait mis au monde et sa sœur adorée, celle avec qui il avait grandi, avaient été tuées. Quelques lignes, et c'est tout. C'était injuste.

Cette lettre, ou du moins ce qui avait survécu au découpage acharné que l'on appelle censure, il l'avait gardée précieusement, comme un souvenir douloureux qu'on refuse de laisser derrière. Son père, lui, avait brûlé la sienne immédiatement. Le jeune ressentit soudain l'envie de tenir le morceau de papier une fois de plus. Il tendit sa main vers le recoin de son lit qui servait de cachette, attrapa la lettre et la déplia.

Fribourg-en-Brisgau, Allemagne

Le 14 avril 1915

Cher Hans,

Cette lettre t'apporte malheureusement de tristes nouvelles. Lundi dernier, les aviateurs français ont bombardé notre ville. Il y a 9 morts et des blessés. Et la malchance a voulu que parmi ces 9 âmes perdues comptent celles de ta mère et de ta sœur Maria. Votre maison est détruite. Dieu a décidé d'épargner ton frère Johann, il va venir vivre avec moi et Alexander. Tu te demandes peut-être pourquoi ce n'est pas lui qui t'écrit, mais il n'a pas la force d'affronter ce malheur à présent.

Je sais que le courrier ne doit pas être trop long, donc je ne peux pas m'attarder. Envoie-nous de tes nouvelles quand tu le peux.

Je veux exprimer mes sincères condoléances, et sache que nous pensons tous très fort à toi. Le chagrin ne va pas être facile, mais tu es courageux. Espérons que cette fichue guerre va finir une bonne fois pour toutes.

Ta marraine qui t'aime,

Anna.

La colère colora ses joues, comme à chaque fois qu'il lisait la lettre. Comment des gens pouvaient-ils être aussi cruels, aussi... inhumains ? Massacrer, bombarder, tuer. Des actions que rien ne pourrait jamais justifier. Comment tue-t-on de sang-froid des personnes que l'on ne connaît pas ? Quel motif est assez puissant pour donner envie d'achever des êtres comme nous ? De nous comporter comme des monstres ? Mais c'était aussi le dégoût des Français, leurs visages pleins de mépris pendant les jours de sortie. Et le ricanement du commandant quand il lui délivra la lettre funeste, caviardée. La privation de nourriture répétée depuis qu'il lui avait demandé les mots manquants. Tout cela le hantait depuis des semaines. Il fallait arrêter. Arrêter toute cette absurdité. Il ne pouvait se laisser faire. Il devait agir d'une façon ou d'une autre. Montrer à ces barbares qu'ils avaient un cœur, eux (aussi ?), les réveiller.

Soudain, un homme entra dans les dortoirs. Il crut d'abord que c'était son père, pour essayer, encore une fois, de le convaincre de sortir, et se prépara à lui tourner le dos. Il ne voulait pas le voir, cela ne faisait que remuer le couteau dans son cœur qui n'était plus qu'une plaie. Mais Hans reconnut l'interprète et fourra la lettre sous la couverture. « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas là pour te punir », lui dit-il dans sa langue. L'Allemand fronça les sourcils. Que voulait-il dire ? Le Breton s'approcha de lui et, après avoir vérifié que personne d'autre n'était dans la pièce, chuchota : « Je veux t'aider. » L'aider, ha ! « Je sais pour ta famille, poursuivit-il, et que le commandant te prive de nourriture. Je ne suis pas d'accord. Tiens, je t'ai apporté à manger ». Il sortit de son sac un bout de pain et un morceau de pâté. « C'est tout ce que j'ai pu trouver. Mange, ça te fera du bien ». Le jeune homme regarda la nourriture, puis secoua la tête : « Je ne veux pas de ton aide. » L'interprète parut décontenancé. « Je ne suis pas comme les autres, tu sais. Laisse-moi t'aider. » Le détenu leva son regard vers le visage du Français. Étrangement, il ne perçut aucune hypocrisie dans ses yeux. Il hésita quelques instants, fixant le mur sale en face de lui. Quand soudain une idée lui traversa l'esprit. Il esquissa un sourire. « D'accord. J'ai besoin de ton aide pour quelque chose. »

Une demi-heure plus tard, l'interprète réapparut à la porte avec un sceau de peinture et un pinceau à la main. Hans ne pensait pas qu'il accepterait. Son coup de tête aurait des conséquences. Lui s'en moquait,

il n'avait plus rien à perdre. Mais il ne comprenait pas pourquoi le Français prenait ce risque. Enfin, bon, il devait avoir ses raisons. Il le remercia du regard. Le jeune Allemand était prêt. Il allait riposter, lui aussi. Et, se tournant d'un coup, il plongea le pinceau dans le sceau et, avec l'aide de l'interprète, traça de grandes lettres sur le mur.

Il compléta le dernier mot puis s'écarta pour observer le résultat. Il se tourna vers l'interprète pour voir sa réaction, mais ce dernier fixait la porte, atterré. Il suivit son regard : le commandant se tenait là, rouge de fureur. Mais l'Allemand ne le craignait plus. Il avait dressé son arme à lui.

« **Cet ennemi que tu exècras est dans ton cœur : c'est ta haine !** » Couleur sang.

Colère dégoulinante, trois hommes débordant d'émotion, trois versions de l'histoire, trois vérités nues se dévoilant l'une à l'autre. Mais les yeux refusent de voir, ils portent le bandeau de la haine. Les mots sont engagés, réprimés par des barreaux rancuniers. Seule la fureur des pensées gronde.

Se tenir côte à côte mais à mille lieues l'un de l'autre.

Se crever les yeux pour ne pas voir son cœur immonde.

Se perdre dans l'illusion d'une cause défendue.

S'éloigner des appels à l'aide perdus.

Se nourrir du désespoir de ses semblables.

Se voiler la face jusqu'au coup fatal.

Se retrouver au sommet d'un tas de corps, d'âmes gâchées.

Se noyer dans le sang qu'ont versé nos mains armées.

Insensibles, hypocrites, regardez-vous ! Regardez-vous courir aveuglement à votre perte.
